

« VT EO TERRORE COMMEATVS GALLIA ADVENTANTES
INTERCIPERENTVR » (TACITE, *HIST.*, V, 23)
LA GAULE INTÉRIEURE ET LE RAVITAILLEMENT
DE L'ARMÉE DU RHIN

Michel REDDÉ*

Résumé. – Cet article tente d'analyser la manière dont l'armée romaine a assuré son ravitaillement en Germanie, avant le développement rural de la zone frontalière. Il apparaît que les conditions écologiques et la faiblesse de l'agriculture indigène n'étaient pas capables de subvenir aux besoins militaires. De ce fait, la nourriture des troupes, très nombreuses à cette époque, a reposé sur des importations de Gaule Belgique, dont les campagnes ont été soumises à de forts prélèvements, générateurs de révoltes au I^{er} siècle de notre ère, avant que la situation économique ne s'inverse à partir de l'époque flavienne.

Abstract. – This article tries to analyze the way the Roman army insured its provisioning in Germania, before the rural development of the border zone. It seems that the ecological conditions and the poor quality of native farming were not capable of meeting military needs. Therefore, the food for the troops, of which there were many in this period, relied on imports from Belgic Gaul. Their campaigns were subjected to heavy levying that generated revolts in the Ist century AD, until a reversal of the economic situation as from the Flavian period.

Mots-clés. – Armée romaine, Germanie, Gaule, ravitaillement, agriculture.

* AnHiMa (CNRS/EPHE/EHESS/Paris 1/Paris 7), redde.michel@yahoo.fr

Pendant très longtemps les historiens de l'armée romaine se sont relativement peu intéressés au ravitaillement quotidien des soldats sous le Principat, faute de sources explicites et d'une administration spécifique ayant laissé des traces épigraphiques. Il n'est besoin, pour s'en convaincre, que de compulsier rapidement les manuels les plus courants, où la question est généralement expédiée en quelques lignes¹. La seule exception concerne l'armée d'Égypte qui, dès l'époque de J. Lesquier, disposait déjà d'une documentation suffisante pour autoriser la rédaction d'un chapitre particulier², et c'est dans la documentation papyrologique qu'on a, le plus souvent, puisé l'information nécessaire, tout en étant conscient des problèmes méthodologiques posés par l'utilisation d'informations empruntées à une province tellement particulière. C'est en faisant appel à toutes les formes de sources alors disponibles, littéraires, papyrologiques et archéologiques, que R. Davies a pu écrire en 1971 un article fondateur qui a connu une grande fortune au point d'être encore fréquemment cité dès que l'on veut évoquer la diète des soldats romains³ ; il est aujourd'hui largement dépassé, d'autant que l'information sur laquelle il repose est par nature hétéroclite et concerne des situations historiques et géographiques différentes.

Ces dernières années toutefois, les études se sont multipliées, signe d'un intérêt certain pour une question qui ne concerne pas seulement les spécialistes de l'armée mais aussi les économistes et tous les historiens en général⁴. Cette prolifération est en elle-même une bonne chose et elle suscite d'intenses débats, d'autant plus difficiles à maîtriser qu'elle s'accompagne

1. Voir par exemple G.R. WATSON, *The Roman Soldier*, London 1969, réédité jusqu'en 1987 ; G. WEBSTER, *The Roman imperial army of the first and second centuries AD*, London 1969, réédité jusqu'en 1998 ; Y. LE BOHEC, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, Paris 1989, réédité jusqu'en 2005.

2. J. LESQUIER, *L'armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*, Le Caire 1918.

3. R. DAVIES, « The Roman military diet », *Britannia* 2, 1971, p. 122-142, republié par D. BREEZE et V. MAXFIELD dans un recueil d'articles de R. DAVIES intitulé *Service in the Roman Army*, Edinburgh 1989. Cet article a été complété et précisé par celui de D. BREEZE, « Demand and Supply on the Northern Frontier », *Mavors* 10, 1993, 526-552, qu'on doit consulter aujourd'hui, de préférence à celui de R. Davies.

4. Il paraît absolument hors de question de citer toute la littérature spécialisée qui touche aujourd'hui, de près ou de loin, à cette question complexe et je me contenterai de mentionner ici les principales monographies récentes dont la bibliographie permet de se retrouver dans le maquis des études plus spécifiques. On peut distinguer celles qui se sont intéressées à la logistique pendant les expéditions militaires (J.P. ADAMS, *Logistics of the Roman Army. Major Campaigns in the Eastern Front in the three first Centuries AD*, New-Haven Connecticut 1976 ; Th. KISSEL, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres in den Provinzen griechischen Ostens (27 v. Chr.-235 n. Chr.)*, St. Katharinen 1995 ; A. K. GOLDSWORTHY, *The Roman Army at War : 100 BC-AD 200*, Oxford 1998 ; J.P. ROTH, *The Logistics of the Roman Army at War (264 BC-AD 235)*, Leiden-Boston 1999) de celles qui s'intéressent à l'armée permanente et aux zones frontalières (L. WIRSCHOWSKI, *Heer und Wirtschaft. Das römische Heer der Prinzipatszeit als Wirtschaftsfaktor*, Bonn 1984 ; J. REMESAL RODRÍGUEZ, *La annona militaris y la exportación de aceite bético a Germania*, Madrid 1986 ; J. REMESAL RODRÍGUEZ, *Heeresversorgung und die wirtschaftlichen Beziehungen zwischen der Baetica und Germanien*, Stuttgart 1997 ; C. R. WHITTAKER, *Les frontières de l'Empire romain*, Besançon 1989 ; C. R. WHITTAKER, *Frontiers of the Roman Empire : a social and economic Study*, Baltimore, London 1994 ; P. ERDKAMP ed., *The Roman Army and the Economy*, Amsterdam 2002). L'ouvrage de F. MITTHOF, *Annona militaris, die Heeresversorgung im spätantiken Ägypt : ein Beitrag zur Verwaltungs- und Heeresgeschichte des römischen Reiches im 3. bis 6. Jh. n. Chr.*, Florence 2001 concerne principalement l'Antiquité tardive.

en même temps d'un grand renouvellement documentaire : aux sources papyrologiques déjà connues sont venues s'ajouter les tablettes de Vindolanda⁵, celles de Vindonissa⁶, mais aussi, désormais, les lots considérables d'*ostraca* découverts dans le désert oriental d'Égypte et en cours de publication progressive⁷. Il faut y ajouter de nombreuses sources archéologiques nouvelles apportées par la carpologie et l'étude des ossements animaux dans l'Europe du nord-ouest, mais aussi les grandes prospections récentes comme celle de l'Unesco Libyan Valleys Survey dans les vallées sèches de la Tripolitaine⁸. Il devient donc de plus en plus difficile de s'y retrouver dans cette documentation foisonnante et hétéroclite, à la fois textuelle et matérielle, et la tentation est grande de « piquer » ici une source, là une autre, provenant de contextes différents, souvent hétérogènes chronologiquement, pour présenter une réflexion générale qu'on considère comme valable à l'échelle de l'Empire tout entier. C'est l'écueil inévitable auquel n'a malheureusement pas échappé la *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World* dans son chapitre 27, consacré aux zones frontières⁹. Sans rouvrir l'ensemble d'un dossier trop complexe pour être traité en quelques pages, je voudrais limiter ici ma réflexion à une zone géographique restreinte, celle du *limes* de Germanie, et à ses relations avec la Gaule intérieure. Plus que des solutions, qui pour l'instant n'existent pas, j'aimerais redéfinir un cadre de réflexion et de recherches pour le futur.

Pour l'historiographie française, mais plus encore, peut-être, pour l'historiographie de langue allemande, la question du ravitaillement de l'armée romaine a été (et est encore) liée au développement des *villae*, qu'elles soient proches du *limes* ou situées plus loin dans l'arrière-pays. « On sait que les besoins en blé étaient considérables, particulièrement pour les troupes, que ce fussent celles de Rhénanie, ou celles d'Outre-Manche », écrivait R. Agache en 1978, au moment où ses photographies aériennes donnaient à voir des campagnes de Gaule septentrionale exploitées par un système de grands domaines qu'on ne soupçonnait guère jusqu'alors¹⁰. Il évoquait plus loin (p. 372) l'accélération donnée à ce phénomène par la conquête de la Bretagne, rejoint en ceci par M. le Glay dans l'*Histoire de la France rurale* : « C'est d'abord la conquête de la Bretagne qui devait pendant plusieurs années concentrer en Gaule Belgique un énorme effort de mise en valeur au service d'une contrée qui servait de

5. A.K. BOWMAN, J.D. THOMAS, *Vindolanda : the Latin writing-tablets*, Londres 1983 ; Id., *The Vindolanda writing-tablets. Tabulae Vindolandenses II*, Londres 1994 ; Id., *The Vindolanda writing-tablets. Tabulae Vindolandenses III*, Londres 2003.

6. M. A. SPEIDEL, *Die römischen Schreibtafeln von Vindonissa*, Brugg 1996.

7. On trouvera une toute première synthèse dans H. CUVIGNY ed., *La route de Myos Hormos. L'armée romaine dans le désert oriental d'Égypte*, Le Caire 2003, mais le corpus s'est considérablement accru depuis cette publication.

8. G. BARKER, D. GILBERTSON, B. JONES, D. MATTINGLY, *Farming the desert. The Unesco Libyan Valleys Archaeological Survey*, Paris-Londres 1996.

9. D. CHERRY, « The Frontier zone » dans W. SCHEIDEL, I. MORRIS, R. SALLER eds., *The Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Cambridge 2007, p. 720-740.

10. R. AGACHE, *La Somme pré-romaine et romaine*, Amiens 1978, p. 356.

base militaire aux troupes romaines combattant dans la grande île. Constructions de routes, installation de camps, implantation de *villae* devaient faciliter le ravitaillement des légions »¹¹. C'est encore une opinion similaire que développe Ch. B. Rüger dans la *Cambridge Ancient History* : « It is easily conceivable that during the second and third centuries the two provinces with their highly developed agriculture and without grain import could take care of the military supply (*annona militaris*) of the two armies. If they did not succeed completely, the needs could be covered by the very fertile province of Belgica to the west, stretching towards the Channel coast »¹².

En abordant cette question, on ne saurait oublier le rôle qu'a joué — et joue encore — la théorie du « *landwirtschaftliches Nutzungsgebiet* » (le territoire vivrier), assimilé par certains à un « *territorium legionis* » que mentionne en réalité une seule inscription découverte à Aquincum (*CIL* III, 10489). Cette question complexe a été bien résumée par R. Frei-Stolba dans les *ANRW* II, 5, 1, p. 366-377, et je me contente de renvoyer pour le détail à sa démonstration et à sa bibliographie¹³. L'idée d'un territoire affecté aux besoins de l'armée

11. M. LE GLAY, « La Gaule romanisée » dans G. DUBY, A. WALLON eds., *Histoire de la France rurale*. I. *La formation des campagnes françaises : des origines à 1340*, Paris 1975, p. 205. On trouvera une analyse moins orientée et une explication moins mécanique chez E.M. WIGHTMAN, *Gallia Belgica*, Londres 1985. La question avait aussi été posée par P. Le Roux dans le cadre d'un colloque consacré au Latifundium (P. LE ROUX, « Le ravitaillement des armées romaines sous l'Empire » dans *Du Latifundium au Latifondo. Un héritage de Rome, une création médiévale ou moderne ?* Actes de la Table ronde internationale du CNRS organisée à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, les 17-19 décembre 1992, Paris 1995, p. 403-424). De cette analyse prudente qui s'appuie largement sur les travaux de E.M. WIGHTMAN (*op. cit. supra*) et de L. WIRSCHOWSKI (*op. cit.* n. 4), ressort une vision assez classique du rôle économique des *villae* de la zone frontière et de l'arrière-pays dans le ravitaillement militaire : « Sur le Rhin, on observe une évolution progressive des structures agraires dans l'arrière-pays, résultat à la fois de l'installation des colonies romaines et de la transformation des sites indigènes. En outre, la zone frontière subit des changements provoqués par des échanges contrôlés par l'armée et effectués le plus souvent dans son intérêt. Ce rôle des armées attire l'attention sur des mécanismes possibles de mutation pour lesquels, il faut le souligner, la part d'hypothèse et de vraisemblance est indispensable, par la force des choses. La fixation progressive des garnisons et la présence de colonies comme Trèves, Cologne ou Vetera ont dû susciter peu à peu un renforcement des liens entre vétérans et descendants de vétérans et soldats en activité. Avec le temps, les vétérans ont préféré rester dans la région où ils avaient servi plutôt que de retourner dans leur lointaine patrie, devenue d'ailleurs de moins en moins lointaine. Cette population « militaire », en partie devenue propriétaire, en partie venue grossir les rangs des *negotiatores*, a fourni une infrastructure économique et humaine susceptible de contribuer au ravitaillement des garnisons et de mettre à profit la dynamique enclenchée par la présence de l'armée. L'écart croissant observé par E. Wightman entre la Belgique orientale, favorisée, et la Belgique occidentale trouve en partie son explication dans un tel phénomène. Des domaines ruraux se sont constitués, souvent à la suite d'établissements indigènes, qui ne couvraient pas, apparemment, d'importantes superficies » (p. 417-418).

12. CH.B. RÜGER, « Roman Germany » dans A.K. BOWMAN, P. GARNSEY, D. RATHBONE, *The Cambridge Ancient History*. 2nd ed. *The High Empire, A.D. 70-192*, Cambridge 2000, p. 507. Pour une vue plus complète et plus actuelle de la question, on verra plutôt H. BENDER, « Agrargeschichte Deutschlands in der römischen Kaiserzeit innerhalb der Grenzen des Imperium Romanum » dans J. LÜNING, A. JOCJENHÖVEL, H. BENDER, T. CAPELLE, *Deutsche Agrargeschichte Vor- und Frühgeschichte*, Stuttgart 1997, p. 263-374.

13. Voir en dernier lieu F. BÉRARD, « Territorium legionis : camps militaires et agglomérations civiles aux premiers siècles de l'Empire », *Cahiers du centre G. Glotz* 3, 1992, p. 75-105.

est ancienne (elle remonte en fait à A. Schulten¹⁴) mais elle a connu une fortune particulière grâce à un important article de V. von Gonzenbach publié en 1963¹⁵. Cette dernière, analysant la dispersion des tuiles militaires des légions de Vindonissa autour du camp légionnaire et la confrontant à celles des *villae*, avait cru pouvoir définir une vaste contrée dont les exploitants auraient eu pour tâche le ravitaillement militaire ; V. von Gonzenbach n'en faisait d'ailleurs pas un territoire juridiquement séparé, mais une zone d'intérêt économique. A. Mocsy, pour sa part, voyait dans une série de cippes de délimitation découverts en Espagne et mentionnant des *prata legionis* la preuve de l'existence d'un territoire vivrier, mais il soulignait le caractère précoce de ces inscriptions et insistait sur l'évolution du système à partir du second siècle¹⁶. Reprises notamment par Ch. B. Rüger, ces hypothèses empilées les unes sur les autres ont conduit à introduire une notion de territoires distincts, sous administration militaire, et qui ont même, pour la Germanie inférieure, été cartographiés, alors qu'aucune source textuelle, épigraphique ou archéologique n'autorise vraiment une telle démarche¹⁷. C.B. Rüger imaginait ainsi une zone bordière entièrement vouée aux besoins économiques de l'armée, dans laquelle n'existait pas de propriété privée et où les tributaires apportaient directement, en nature, une part de leurs productions au camp. Selon une opinion ancienne de F. Stähelin, adoptée plus ou moins implicitement par nombre d'auteurs mais jamais démontrée, ces tributaires étaient des vétérans auxquels on avait distribué des lots de terre, en récompense de leurs services et contre des livraisons de blé aux soldats¹⁸. Cette notion de *territorium legionis* a toutefois été vigoureusement contestée, mais essentiellement pour des raisons juridiques, notamment par F. Vittinghoff selon qui l'armée ne disposait manifestement pas d'une souveraineté particulière sur une portion spécifiquement définie du sol provincial¹⁹. Cette hypothèse refait pourtant assez régulièrement surface et semble souvent aller de soi ; elle n'a curieusement jamais été mise en cause du point de vue de sa validité économique.

Dans une étude récente sur le territoire de Vindonissa, Chr. Ebnöther et C. Schucany considèrent au contraire, plus prudemment, que la relation de cause à effet entre la carte de répartition des estampilles militaires et des *villae* romaines de Suisse du nord n'est pas

14. A. SCHULTEN, « Das Territorium legionis », *Hermes* 29, 1894, p. 481-516.

15. V. VON GONZENBACH, « Die Verbreitung der gestempelten Ziegel der im I. Jahrhundert in Vindonissa liegenden römischen Truppen », *Bonner Jahrbücher* 163, 1963, p. 76-150.

16. A. MOCSY, *Zu den prata legionis*, *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, Köln-Graz 1967, p. 211-214.

17. CH. B. RÜGER, *Germania Inferior*, Cologne-Graz 1968, p. 50-75 et carte p. 37.

18. F. STÄHELIN, *Die Schweiz in römischer Zeit*, 3^e ed., Bâle 1948, p. 178 ss.

19. Notamment F. VITTINGHOFF, « Das Problem des «Militärterritoriums» in der vorseverischen Zeit » dans *Diritti locali nelle provincie romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo*. Atti del convegno internazionale (Roma, 26-28 ottobre 1971) / Accademia nazionale dei lincei, Rome 1974, p. 109-124. Voir aussi P. LE ROUX, *L'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409*, Paris 1982, notamment p. 114-118 ; P. LE ROUX, « Le ravitaillement... », *art. cit. supra* n. 10, a en revanche posé la question du rôle des domaines impériaux dans le ravitaillement militaire, mais la question est, pour la région qui nous occupe ici, quasiment insoluble, dans la mesure où nous ne savons que très peu de choses sur leur existence et leur localisation, en dehors du cas bien connu du *saltus Sumelocennensis* (CIL XIII, 6365). La documentation est infiniment plus abondante en Afrique, mais est-elle transposable à la Gaule du Nord ?

clairement établie²⁰. La chronologie même du développement des domaines agricoles et leur carte de répartition, quand on l'analyse finement, ne plaide pas nécessairement en ce sens (fig. 1). La polarité de la colonie d'Augst, par exemple, se fait sentir au moins autant que celle du camp légionnaire de Windisch. Leur *floruit* semble plutôt postérieur au départ de la XI^e Claudia, en 101. Ne faut-il donc pas réfléchir en d'autres termes que celui de « territoire vivrier » affecté à une unité ? En outre, la *villa* est-elle bien le cadre approprié et unique dans lequel l'alimentation de base nécessaire à la nourriture des soldats était produite ?

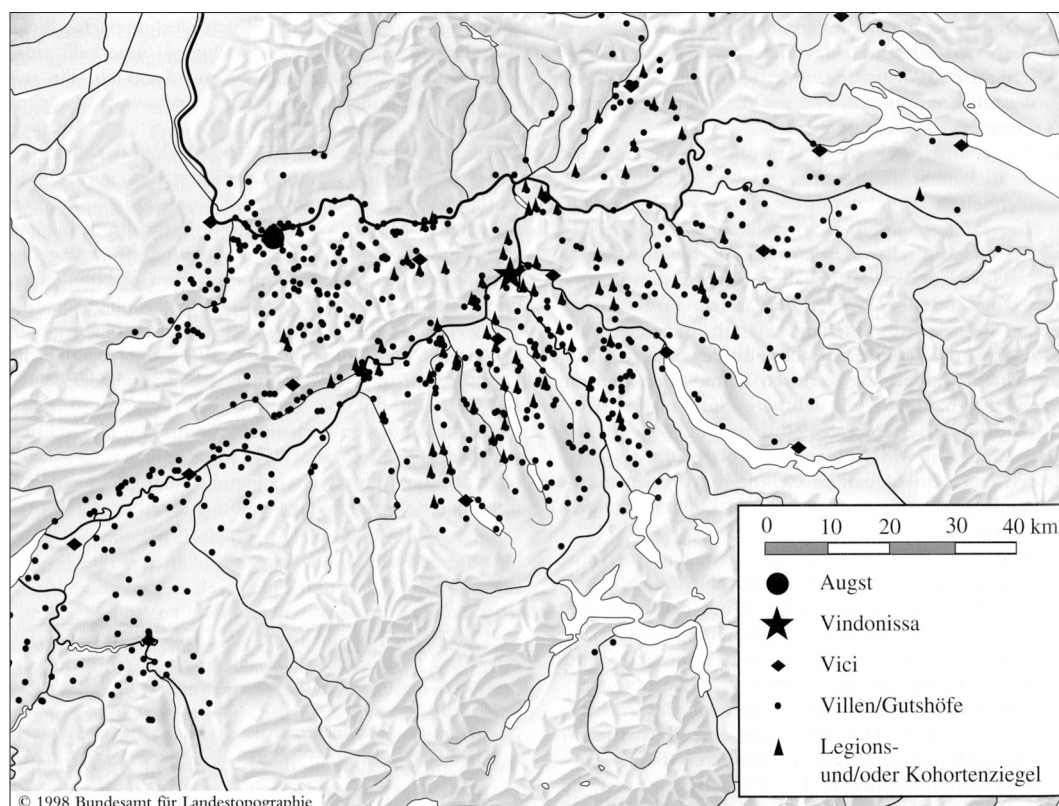


Figure 1 : carte des *villae* et des tuiles estampillées dans la région de Augst/Windisch
d'après CHR. EBNÖTHER, C. SCHUCANY, *art. cit.* n. 20.

20. CHR. EBNÖTHER, C. SCHUCANY, « Vindonissa und sein Umland. Die Vici und die ländliche Besiedlung », *Jahresber. GPV*, 1998, p. 67-97.

En France, au moins, la question de la répartition spatiale des *villae* et de leur relation avec la nature des sols exploités n'a guère été posée à l'échelle des territoires provinciaux, car l'idée même du caractère ubiquiste de la *villa* romaine n'a été qu'assez rarement et très récemment mise en doute²¹. Le problème a toutefois suscité depuis longtemps l'intérêt des archéologues hollandais mais leur réflexion est restée assez peu diffusée parmi les historiens du monde romain classique, en raison de leurs méthodes d'approches, souvent très marquée par les modèles ethno-anthropologiques chers au monde anglo-saxon. Étudiant, dans les années 70, le petit territoire des Cananéfates, J.H.F. Bloemers avait pu en définir grossièrement les contours et l'estimer à environ 360 km². Compte tenu de la rareté des établissements humains repérés au sein de leur territoire, alors que la réalisation des cartes archéologiques était, dès cette époque, très en avance aux Pays-Bas par rapport à ce qui se fait encore aujourd'hui en France, Bloemers proposait d'évaluer la population à un maximum de 7500 habitants, pour le premier siècle de notre ère, avec un accroissement sensible au second. Même si ce chiffre est sous-estimé de moitié en raison des biais divers et des risques inhérents à ce type de calcul, il doit être confronté à la population militaire que nous connaissons de manière beaucoup plus précise par la localisation des forts du *limes*. On peut l'évaluer, avec la population « urbaine », encore très embryonnaire à cette époque, et celle qui suit les soldats (épouses, enfants, marchands et artisans) à environ 5000 hommes, par nature improductifs du point de vue agricole²². Autrement dit, dans le meilleur des cas, la population indigène devait nourrir l'armée (et les civils non producteurs) dans la proportion de 3:1. Quel que soit le mode de calcul retenu et la validité de ces chiffres, la charge paraît, dans tous les cas de figure, économiquement insupportable pour un territoire essentiellement tourné vers l'élevage et où la production céréalière était vouée à l'auto-subsistance²³. L'étude des formes d'habitat montre au demeurant l'absence complète de grands domaines à la romaine, capables de produire rapidement des surplus significatifs. La conclusion, inévitable, est que, dans ces régions tout du moins, le blé destiné à l'armée devait être importé d'ailleurs.

21. Voir désormais la thèse de P. OUZOULIAS, *L'économie agraire de la Gaule : aperçus historiographiques et perspectives archéologiques*, Université de Franche-Comté 2006 (thèse en ligne : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00011567/fr/>).

22. J.H.F. BLOEMERS, *Rijswijk (Z.H.), « De Bult ». Eine Siedlung der Cananefaten*, Amersfoort 1978 notamment p. 104 ; ID., « Acculturation in the Rhine/Meuse Basin in the Roman Period : a preliminary Survey » dans R. BRANDT J. SLOFSTRA eds., *Roman and Natives in the Low Countries. Spheres of interaction*, Oxford 1983, p. 159-209, notamment p. 180.

23. On trouvera des conclusions voisines dans l'ouvrage de W.J.H. WILLEMS, « Romans and Batavians, a Regional Study in the Dutch Eastern River Area. I », *BROB* 31, 1981, p. 7-217 ; ID., « Romans and Batavians... II », *BROB* 34, 1984, p. 39-331.

Élargissant cette réflexion, N. Roymans a, pour sa part, proposé un modèle plus global à l'échelle de la Gaule du nord²⁴. Sa carte (fig. 2) montre en effet l'ensemble des massifs boisés et des zones basses et humides de Belgique et des Pays-Bas où le phénomène des *villae* n'est pas connu (A). Dans cette dernière région, marginale du point de vue agricole, l'habitat est caractérisé par la rémanence, jusqu'en pleine époque romaine, de formes d'habitat spécifiques, héritières des traditions des fermes indigènes germaniques. N. Roymans oppose à cette répartition géographique celle des terres « à *villae* », installées sur des sols plus propres à l'agriculture céréalière, notamment les loess (B). Quoique assez grossière et simplifiée, cette

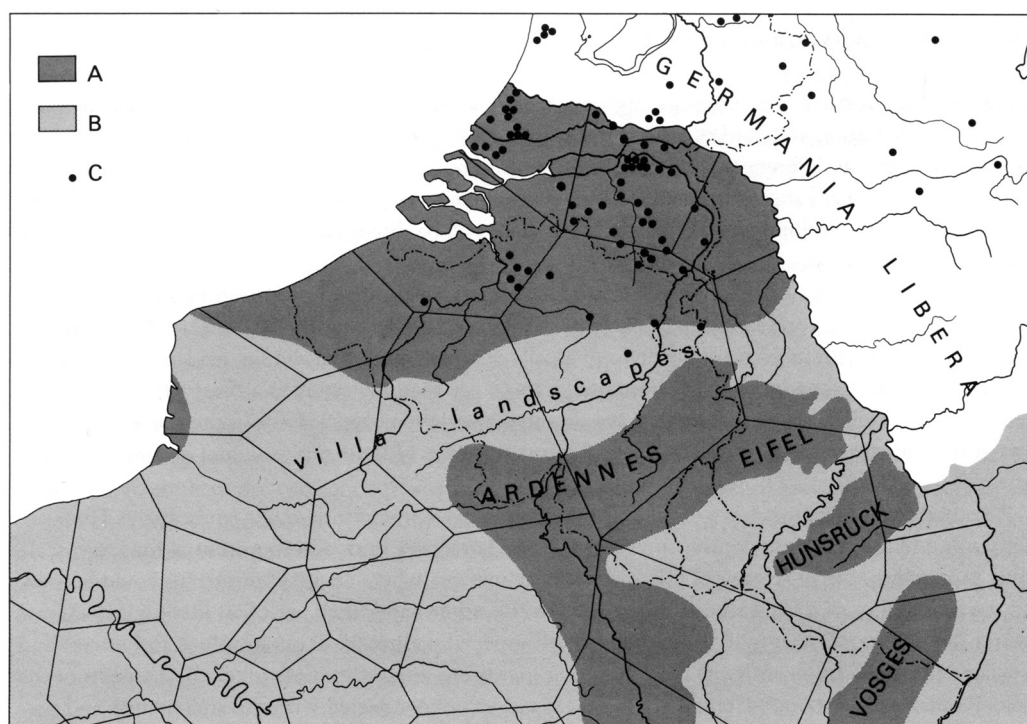


Figure 2 : carte simplifiée des types d'habitat rural dans le nord de la Gaule. A = paysage rural dominé par l'habitat de tradition indigène ; B = paysage rural dominé par les *villae* ;
C = fermes indigènes de tradition germanique
d'après N. ROYMANS, *op. cit* n. 24, p. 62.

24. N. ROYMANS, *From the Sword to the Plough. Three Studies on the earliest Romanisation of Northern Gaul*, Amsterdam 1996, notamment p. 42-88. La nécessité de ravitailler les troupes Bataves a été bien soulignée par C. VAN DRIEL-MURRAY, « Ethnic Soldiers : the experience of the Lower Rhine tribes » dans TH. GRÜNEWALD, S. SEIBEL eds., *Kontinuität und Diskontinuität. Germania Inferior am Beginn und am Ende der römischen Herrschaft*, Berlin 2003, p. 200-217.

carte est comparable à celle qui a pu être dressée de manière plus précise, pour la Germanie inférieure, par U. Heimberg²⁵. Utilisant les résultats carpologiques alors à sa disposition, N. Roymans faisait en outre remarquer que le cortège des céréales cultivées sur les terres basses de Belgique et des Pays-bas restait très traditionnel et continuait de reposer essentiellement sur les espèces produites à l'Âge du Fer, l'orge, l'amidonnier et l'engrain, impropres à une bonne panification, à l'exclusion de l'épeautre et du froment, qui nécessitent de bonnes terres. À l'inverse, il constatait, pour l'époque romaine, une augmentation des productions animales, mais toujours avec une prédominance marquée du bœuf et du cheval, et une sous-représentation du porc, pourtant la viande privilégiée par les militaires. De ces observations globalement fort justes, N. Roymans concluait que le tribut payé par les peuples de cette partie de l'Europe du nord reposait en grande partie, jusqu'à l'époque flavienne, sur leur capacité à fournir des troupes auxiliaires et non sur l'impôt en nature ou les livraisons de produits agricoles, ce qu'il appelle la « valeur martiale » de ces populations. Le phénomène est directement attesté pour les Bataves qui ne payaient pas de tribut sauf celui du sang, si l'on en croit Tacite (*Germ.* 29 ; *Hist.* 4, 12 ; 5, 25) et les sources épigraphiques nous permettent de connaître une série de cohortes ou d'ailes « Belges » recrutées très tôt sur une base ethnique, sans que nous sachions si leur tribut impliquait aussi des contributions en nature²⁶. On doit en revanche observer que tous les peuples Belges n'apparaissent pas dans les listes d'unités « nationales » que nous connaissons, la plupart des *ciuitates* de Lyonnaise non plus. Les « fédérés » (Rèmes, Éduens, Carnutes) en particulier ne sont jamais mentionnés²⁷ et cette différence de traitement « politique » avec les autres *gentes* repose peut-être, tout simplement, outre la « valeur martiale » intrinsèque de ces dernières, sur l'incapacité partielle de celles-ci à payer leur tribut en espèces ou en nature, surtout au début de l'Empire.

Quoi que l'on pense de ce dernier aspect du modèle développé par N. Roymans, la difficulté de certaines zones marginales à nourrir l'armée est aujourd'hui bien confirmée par la carpologie, mais il s'agit là d'une discipline très technique, peu familière aux historiens classiques, ce qui en limite la diffusion hors du cercle étroit des spécialistes. L. Kooistra avait déjà développé cette approche dans un ouvrage général consacré à ces régions²⁸ ; elle en a repris plus récemment l'étude avec Ch. Cavallo et M.K. Dütting et il vaut la peine d'en

25. U. HEIMBERG, « Römische Villen an Rhein und Maas », *Bonner Jahrbücher* 202-203, 2002-2003, p. 57-148, notamment p. 58. Voir ci-dessous la carte fig. 3.

26. L'ouvrage de base reste évidemment celui de G. ALFÖLDY, *Die Hilfstruppen in der römischen Provinz Germania Inferior*, Düsseldorf 1968, notamment p. 81-92. Pour les Frisons, on sait bien qu'ils devaient aussi livrer des cuirs (Tacite, *Ann.* IV, 72).

27. Les Lingons mis à part, mais probablement seulement après leur participation à la révolte de 69-70, et en raison de celle-ci. Cf. R. WOLTERS, *Römische Eroberung und Herrschaftsorganisation in Gallien und Germanien. Zur Entstehung und Bedeutung der sogenannten Klientel-Randstaaten*, Bochum 1990, notamment p. 111-116. Cela ne signifie pas que les uns ou les autres ne pouvaient pas s'enrôler individuellement, bien entendu.

28. L. KOOISTRA, *Borderland Farming. Possibilities and Limitations of Farming in the Roman Period and Early Middle Ages between the Rhine and the Meuse*. Amersfoort, ROB, 1996.

résumer ici les principaux résultats²⁹. Les auteurs, soulignant l'inadaptation des basses terres du delta à la production céréalière, comparent les données carpologiques, palynologiques et archéozoologiques d'une série de postes militaires, distinguant trois étapes chronologiques

- période 1: du début de la présence romaine (19-16 av. J.-C.) à 40 ap. J.-C.
- période 2 : de 40 à 69-70 (la crise Batave)
- période 3 : de 70 à 140, période qui voit la reconstruction des forts et le remplacement des troupes auxiliaires d'origine locale.

Pour la période 1, les données carpologiques sont rares. À Nimègue-Hunerberg, les prélèvements révèlent essentiellement de l'orge et de l'amidonier, de l'avoine et du millet, soit un cortège de facies protohistorique, ne permettant pas la production massive de farine panifiable. Si les pollens de céréales sont bien présents à Meinerswijk, ils sont probablement liés à un battage sur place, les pollens de blé ne voyageant que dans la périphérie immédiate des champs cultivés, alors que l'environnement local semble essentiellement constitué de prairies. De son côté, le matériel osseux révèle à Nimègue-Hunersberg un fort pourcentage de porcs, semblable à celui qu'on peut trouver sur d'autres sites légionnaires, alors que les sites civils de cette région montrent essentiellement un élevage de bœufs et de chevaux. Sur le site du camp auxiliaire de Nimègue-Traianusplein, à quelques centaines de mètres de là, la consommation carnée est en revanche beaucoup plus « ordinaire », marquée par une très large prédominance des bovins. Il en va de même à Meinerswijk (68 %) ou à Velsen. Malgré tout, comparés aux données recueillies sur les sites indigènes autour des Assendelver Polders, qui montrent une quasi absence de porcs et de volailles, ces résultats conduisent à considérer que, pour la viande comme pour les céréales, les garnisons de cette région ne pouvaient ici, à cette époque, « vivre sur le pays » proche et que leur nourriture devait être presque complètement importée de contrées éloignées.

Les données archéobotaniques sont nettement plus abondantes pour la période 2 : elles comprennent cette fois-ci, en petite quantité, des céréales panifiables (épeautre et froment), mais les sites civils n'en comprennent toujours pas, alors qu'ils révèlent toujours le cortège protohistorique classique (orge, amidonnier, avoine, millet). Les camps militaires montrent aussi l'importation d'épices et de fruits méditerranéens, totalement absents du milieu civil. Du point de vue archéozoologique, la consommation de porcs, quoique nettement moindre qu'à Nimègue lors de la période 1, reste très supérieure à celle des sites indigènes. Les auteurs rappellent que le monde rural de cette région est constitué de très petites fermes de tradition locale, incapables de produire le surplus nécessaire à la nourriture des troupes.

Durant la période 3, la situation commence à changer, malgré la domination toujours effective du cortège botanique traditionnel. La présence réduite, sur les sites militaires et sur une agglomération comme Leiden-Romburg, de céréales comme l'épeautre et le froment,

29. CH. CAVALLO, L.I. KOOISTRA, M.K. DÜTTING, « Food supply to the Roman army in the Rhine Delta in the first century A.D. » dans S. STALLBRASS, R. THOMAS eds., *Feeding the Roman Army. The Archaeology of Production and Supply in NW Europe*, Oxford 2008, p. 69-81.

qui apparaissent marginalement sur les sites ruraux, semble indiquer un certain décollage économique, un siècle au moins après le début de la conquête. Toutefois, l'accroissement global de la population a dû rendre tout aussi nécessaire qu'auparavant l'importation des besoins alimentaires de l'armée. Selon le témoignage de Tacite, une rupture du ravitaillement en blé, en raison d'une sécheresse exceptionnelle et d'une baisse des eaux, provoqua en 69 un fort mécontentement des troupes (*Hist.* IV, 26). L'année suivante, Civilis bloqua dans le delta l'arrivée du blé de Gaule qui était transporté par voie d'eau, c'est-à-dire sans doute par mer : « *Ut eo terrore commeatus Gallia aduentantes interciperentur* » (Tacite, *Hist.* V, 23). La présence d'adventices de céréales caractéristiques d'Europe orientale dans un cargo échoué au large de l'île de Texel semble montrer que ce ravitaillement par voie maritime pouvait quelquefois venir de très loin³⁰. Une autre épave, découverte à Woerden (Zuid-Holland), et datée du dernier quart du second siècle de notre ère, montre que le ravitaillement à longue distance de l'armée constituait une routine, même en temps de paix : le bateau découvert, en effet, transportait de l'amidonier (*triticum dicoccum*), accompagné de mauvaises herbes qui ne poussent que sur des sols calcaires extérieurs à la région³¹.

Ce cas des Pays-Bas est-il une exception régionale, liée au caractère spécifique du milieu ? L. Kooistra, dans sa thèse³², avait bien montré tout ce qui la caractérise, par opposition aux terres loessiques des contrées plus méridionales, infiniment plus riches et aptes, au contraire, à la production céréalière. On est malheureusement beaucoup moins bien renseigné, pour ces zones, sur la consommation des troupes de l'armée du Rhin, faute d'études carpologiques semblables à celles qui existent désormais pour le delta. On peut toutefois avancer quelques remarques.

La carte des villas romaines implantées sur les territoires situés entre le Rhin et la Meuse permet d'observer de forts contrastes régionaux (fig. 3)³³. Très rares dans les Pays-Bas, elles sont en revanche nombreuses sur le territoire de la *Colonia Claudia Ara Agrippinensium*, quoique inégalement réparties. Le statut juridique des Ubiens a sans doute favorisé cet essor,

30. M. MANDERS, « Twee graanschepen. Een botanische studie van de Lading » dans R. REINDERS, A. VAN HOLK eds., *Scheepslading : Inleidingen gehouden tijdens het zesde Glavimans symposium*, Groningen 1993, p. 19-31 (cité par R. THOMAS, S. STALLIBRASS, « For starters : producing and supplying food for the army » dans *Feeding the Roman Army*, op. cit. n. 29, p. 1-17).

31. J.K. HAALBOS, « Ein römisches Getreideschiff in Woerden, *Jahrb.* » *RGZM* 43, 1996, p. 475-509 ; J.P. PALS, T. HAKBIJL, « Weed and insect ingestion of a grain cargo in a ship at the Roman fort of Laurium in Woerden (Province of Zuid-Holland) », *Review of Palaeobotany* 73, 1992, p. 287-300. On peut rapprocher évidemment ces faits du témoignage bien connu du *Pridianum Hunt*, qui atteste le ravitaillement en blé à très longue distance de l'armée du Bas-Danube (R.O. FINK, *Roman Military Records on Papyrus*, London 1971, 63, II,33).

32. Op. cit. n. 28.

33. U. HEIMBERG, « Römische Villen ... » (art. cit. n. 25).

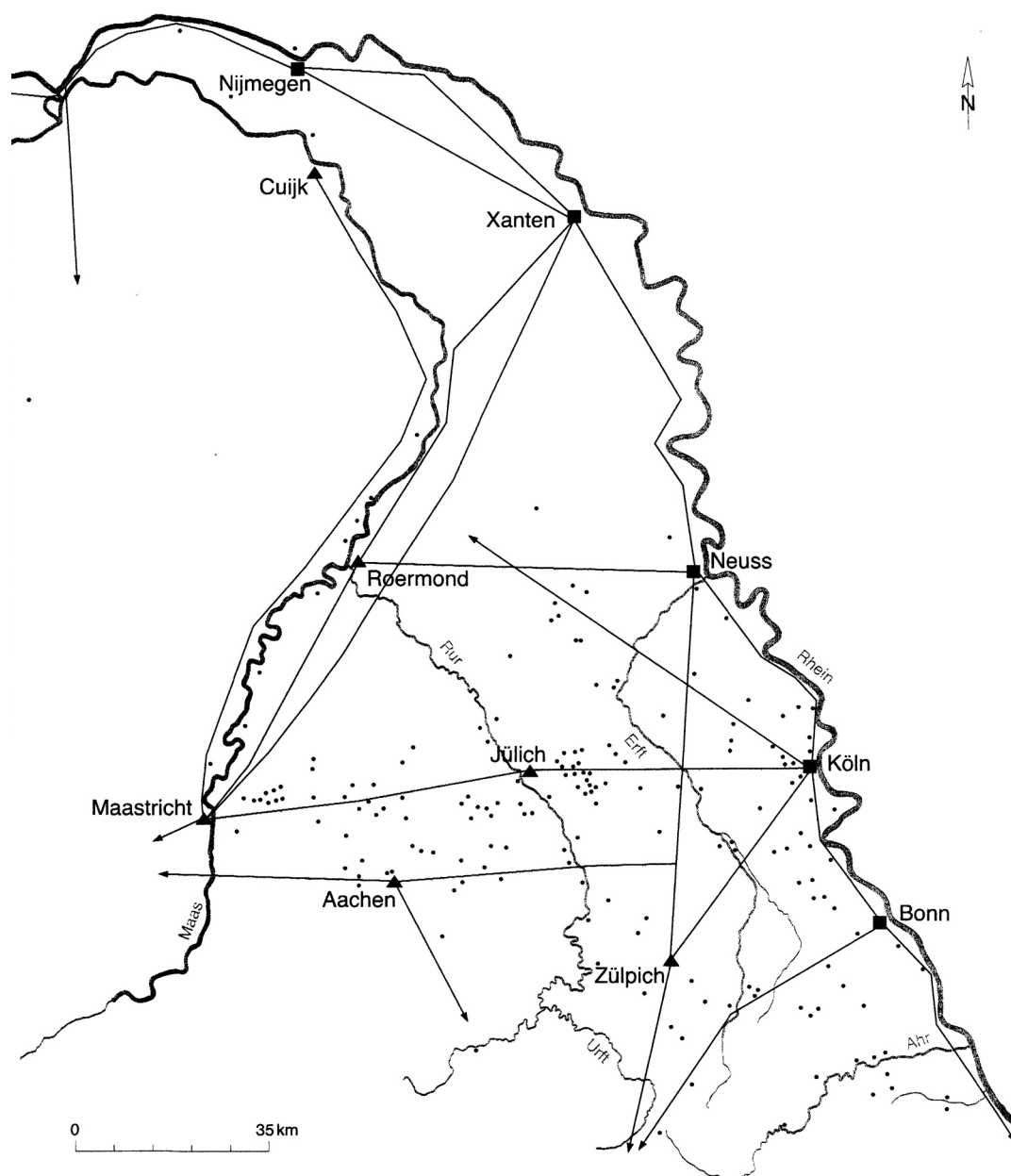


Figure 3 : carte des *villae* du sud de la Germanie inférieure
d'après U. HEIMBERG, *art. cit.* n. 25.

mais on doit remarquer que le même phénomène ne se reproduit pas autour de la *Colonia Ulpia Traiana*, ce qui montre que ce sont d'abord les facteurs écologiques qui sont ici en cause. La datation de ces *villae* doit être observée de près.

Dans un article déjà ancien, publié en 1986, M. Gechter et J. Kunow avaient étudié, dans l'arrière-pays de Cologne, six zones test définies en fonction de leur potentiel pédologique et de leur densité d'occupation³⁴. Les graphiques présentés montrent tous, sans exception, une courbe en cloche qui révèle un développement rapide à partir de la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., alors que les exploitations connues à l'époque augusto-tibérienne sont rarissimes (fig. 4). La constatation n'est pas en elle-même surprenante, s'agissant d'un territoire largement vidé de ses habitants pendant la guerre des Gaules et dont le développement agricole n'a pu reprendre, avec une population d'origine germanique, qu'au tournant de l'ère, au plus tôt. J. Kunow remarque au demeurant, dans la partie méridionale de la Germanie supérieure, une quasi absence d'exploitations antérieures à l'époque romaine³⁵. Il me paraît donc assez clair que, là aussi, même sur des terres loessiques plus fertiles que les régions basses du delta, le ravitaillement militaire, au début de l'occupation romaine et pendant une longue période, a nécessairement reposé sur des importations de céréales, et probablement aussi de viande, extérieures à la région. La même réflexion vaut pour la vallée du Neckar, occupée cette fois-ci sous les Flaviens, et où foisonnent les *villae*, implantées sur des terres

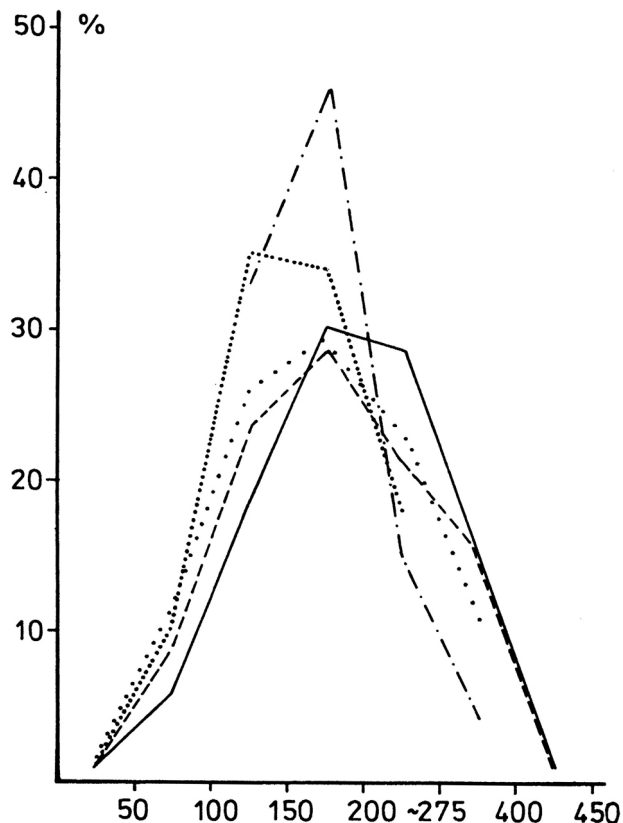


Figure 4 : diagramme montrant l'évolution chronologique de la création des *villae* de Germanie inférieure d'après J. KUNOW et M. GECHTER, art. cit. n. 33.

34. M. GECHTER, J. KUNOW, « Zur ländlichen Besiedlung des Rheinlandes in römischer Zeit », *Bonner Jahrbücher* 186, 1986, p. 377-396.

35. J. KUNOW, « Die ländliche Besiedlung im südlichen Teil von Niedergermanien » dans H. BENDER, H. WOLFF eds., *Ländliche Besiedlung und Landwirtschaft in den Rhein-Donau-Provinzen des römischen Reiches*, Espelkamp 1994, p. 141-198 ; K.H. LENZ, *Siedlungen der römischen Kaiserzeit auf der Aldenhovener Platte*, Cologne 199 ; Id. « Die ländliche Besiedlung der frühen und mittleren Kaiserzeit im Hinterland des römischen Köln », *Kölner Jahrb.* 32, 1999, p. 807-821.

extrêmement fertiles, mais dans un environnement protohistorique très clairsemé (fig. 5) : la recherche récente y montre que leur développement suit d'une bonne quarantaine d'années

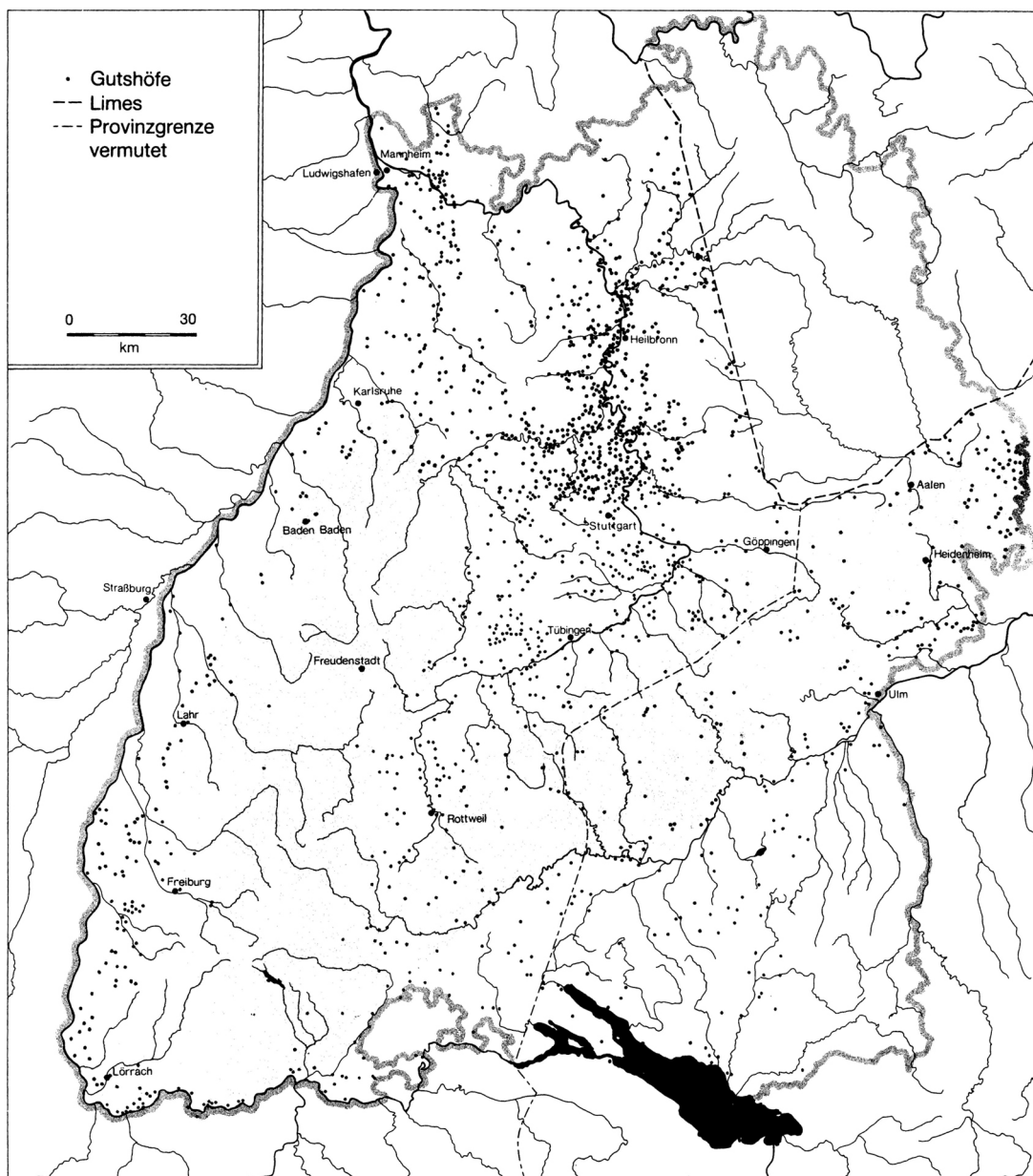


Figure 5 : carte de répartition des *villae* dans l'hinterland du *limes* de Germanie supérieure
d'après C.M. HÜSSEN, *art. cit.* n. 35.

l'installation du *limes* et n'est pas antérieure aux années 120-150, ce qui implique, là aussi, pour la période antérieure, un ravitaillement des troupes à longue distance³⁶. On pourrait aboutir à des conclusions similaires pour la frontière danubienne³⁷.

Deux autres exemples nous serviront d'élément de comparaison. L'étude préliminaire des macrorestes végétaux de la ville neuve d'Auguste, à Waldgirmes, en pleine Germanie, a révélé la présence abondante d'orge, d'amidonner et de millet, c'est-à-dire le cortège protohistorique classique. Mais viennent s'y ajouter l'épeautre et des céréales d'hiver (*triticum aestivum/durum/turgidum*), inconnues à ce jour en milieu germanique. Les importations fréquentes de produits agricoles de Méditerranée (figues, olives, poivre, épices, fruits) manquent par ailleurs sur ce site assez « pauvre », occupé pendant une courte période (environ 20 ans). Les céréales d'hiver sont-elles donc, elles aussi, importées, ou produites par un reste, encore non identifié, des populations celtiques qui occupaient cette région jusque vers le milieu du I^{er} siècle avant notre ère, une hypothèse à mon sens moins probable que la première³⁸ ?

Le second exemple, extérieur à notre zone d'enquête, repose sur l'étude récente des ossements animaux retrouvés dans le fort d'Alchester, dans le bassin de la Tamise, construit en 44 comme base logistique (date dendrochronologique) et utilisé sans doute jusque vers 65. Contrairement à ce qui se passe pour d'autres sites militaires, la proportion d'ovins consommés y est considérable, en tout point semblable à celle des sites indigènes de la région. Cette analyse implique, pendant la phase initiale de conquête, une utilisation prioritaire des ressources locales, ce qui paraît, somme toute, une évidence. La diète des soldats change ensuite au profit des bovins, mais l'étude montre aussi une consommation relativement plus élevée de porcs (18 %) qui ne trouve pas son équivalent dans les établissements civils contemporains, au sein desquels cet élevage est peu pratiqué. L'armée doit donc importer des animaux, non pas livrés en conserves sous formes de morceaux sélectionnés (toutes les parties du corps sont en effet représentées), mais « sur pied ». La chaîne logistique s'est donc organisée dans un second temps pour satisfaire au minimum les goûts alimentaires des légionnaires, mais ce pourrait bien être dans des régions plus éloignées de l'île, sous forme de réquisitions forcées, non de transports depuis le continent qui auraient supposé un transfert maritime difficile à envisager³⁹.

36. C.M. HUSSEN, *Die römische Besiedlung im Umland von Heilbronn*, Stuttgart 2000 ; Id. « Die ländliche Besiedlung und Landwirtschaft Obergermaniens zwischen Limes, unterem Neckar, Rhein und Donau während der Kaiserzeit » dans H. BENDER H. WOLFF eds., *op. cit.* n. 35, p. 83-91.

37. Voir notamment la thèse de TH. FISCHER, *Das Umland des römischen Regensburg*, München 1990.

38. A. KREUZ dans A. BECKER, G. RASBACH, « Die spätaugusteische Stadtgründung in Lahnau-Waldgirmes. Archäologische, architektonische und naturwissenschaftliche Untersuchungen », *Germania* 81, 2003, 1, p. 147-199. Voir aussi A. KREUZ, « Landwirtschaft im Umbruch ? Archäobotanische Untersuchungen zu den Jahrhunderten um Christi Geburt in Hessen und Mainfranken », *BRGK* 85, 2004, p. 97-292.

39. R. THOMAS, « Supply-chain networks and the Roman invasion of Britain » dans S. STALLIBRAS, R. THOMAS, *op. cit.* n. 29, p. 31-51.

Ces différents exemples invitent à quelques réflexions :

– il n'existe pas de modèle global pour comprendre la logistique militaire romaine, mais uniquement des modèles locaux, variables en fonction du potentiel agricole et du niveau de développement de l'agriculture antérieure à la conquête, très différents d'une région à l'autre. Cette approche, de nature historique dans son propos, passe nécessairement par la multiplication des recherches archéologiques et paléo-environnementales.

– il est essentiel d'intégrer dans notre raisonnement la dimension chronologique de la question posée, car la logistique militaire a sans doute évolué considérablement dans le temps. Or ceci n'apparaît pas toujours clairement dans les recherches récentes sur le ravitaillement de l'armée, notamment parce que celui-ci est le plus souvent décrit à partir de sources hétérogènes et sur un mode global. Les historiens ont généralement étudié le ravitaillement de l'armée en campagne ou, au contraire, celui des frontières permanentes du haut-Empire, au moment de leur plus grand développement économique, puis celui de l'Antiquité tardive⁴⁰. Il conviendrait d'y ajouter une phase intermédiaire, entre la conquête et la consolidation du *limes*, marquée par une économie nécessairement « administrée » dans laquelle les impositions en nature assorties de réquisitions exceptionnelles ont certainement eu une importance prépondérante. Or cette période a souvent duré beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit, car le « décollage » économique des provinces frontalières qu'on attribue au marché militaire n'a pu se faire du jour au lendemain au sein d'un environnement rural qui n'était pas suffisamment réactif et productif. Comme le rappelle à juste titre P. Herz, la concentration de troupes le long du Rhin, sous Tibère (8 légions, soit environ 40000 hommes et autant d'auxiliaires) a dû être extrêmement coûteuse et lourde, à un moment où cette région était encore économiquement peu développée⁴¹.

Affirmer que la Gaule intérieure a constitué, au début de l'Empire, la base arrière logistique des armées du Rhin ne constitue pas une proposition originale, on l'a dit. Mais apprécier correctement l'impact économique et social de la frontière sur les provinces gauloises n'est pas un exercice aisé, car, si l'on sait identifier les sites de consommation (les forts du Rhin, puis du *limes* de Germanie supérieure), on connaît très mal les régions de production, sauf de manière ponctuelle, et il est extrêmement difficile d'évaluer leur rythme de développement à partir du substrat protohistorique ainsi que leur capacité de surplus. Une enquête récente menée sur le rythme de création des établissements ruraux de la fin de l'âge du Fer, dans l'Est de la France, montre globalement la baisse causée par la guerre des Gaules, suivie d'une

40. *Supra* n. 4.

41. P. HERZ, « Finances and Costs of the Roman Army » dans P. ERDKAMP, *A Companion to the Roman Army*, Oxford 2007, p. 306-322.

reprise (LTD2b), puis de nouveau d'une déprise sensible à l'époque augustéenne (notamment dans les vallées), malgré différentes variations régionales. L'enquête est malheureusement limitée à cette période et à cette région et elle mériterait sans aucun doute d'être élargie⁴².

Décrivant la situation de la Bretagne insulaire sous le gouvernement d'Agricola, Tacite souligne la brutalité des réquisitions, des corvées et des tributs, une quarantaine d'années après la conquête : « *Frumenti et tributorum exactionem aequalitate munerum mollire, circumcisis quae in quaestum reperta ipso tributo grauius tolerabantur ; namque per ludibrium adsidere clausis horreis et emere ultro frumenta ac luere pretio cogebantur. Diuortia itinerum et longinquitas regionum indicebantur, ut ciuitates proximis hibernis in remota et auia deferrent, donec quod omnibus in promptu erat paucis lucrosum fieret* » écrit l'historien latin, pour souligner la *clementia* de son beau-père qui tentait d'alléger des charges trop lourdes pour les provinciaux (Agricola XIX, 4-5)⁴³. Et, plus loin, il fait dire à Calgacus, chef des révoltés : *Bona fortunaeque in tributum, ager atque annus in frumentum, corpora ipsa ac manus siluis ac paludibus emuniendis inter uerba ac contumelias conteruntur* (XXXI, 2)⁴⁴. L'outrance laudative du panégyriste d'Agricola ne doit pas faire oublier que cette situation de la Bretagne sous Domitien rappelle celle de la Germanie sous Tibère. Évoquant la situation des Frisons, le même Tacite (*Ann.* IV, 72) indique que leur soulèvement fut dû à la lourdeur des charges qui pesaient sur eux et à la rapacité des agents du fisc (*nostra magis auaritia quam obsequii impatientes*), un propos qui rejoint celui de Dion Cassius (LVI, 18) à propos des impôts exigés par Varus et qui conduisirent au désastre de la forêt du Teutoburg.

Lorsqu'il analyse les causes de la révolte de 21, Tacite allègue l'ampleur des dettes, la lourdeur des intérêts, la persistance des tributs, accrues par la dureté des gouverneurs (*Ann.* III, 40). J.K. Drinkwater, dans un article qui a fait date, notamment en France, a tenté d'expliquer le mouvement par un manque de liquidités — la raréfaction des émissions monétaires est alors un fait bien connu — et par la ruine des familles qui avaient été favorisées et élevées par César en raison de leur appui pendant les guerres civiles. De fait les meneurs de

42. P. NOUVEL, Ph. BARRAL, S. DEFFRESSIGNÉ *et al.* avec la collaboration de C. DROUET, C. MOREAU, C. RAMPONI, G. VIDEAU, « Rythmes de création, fonctionnement et abandon des établissements ruraux de la fin de l'Âge du Fer dans l'Est de la France » dans I. BERTRAND, A. DUVAL, J. GOMEZ DE SOTO, P. MAGUER, *Habitats et paysages ruraux en Gaule et regards sur d'autres régions du monde celtique*. Actes du XXIX^e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'Âge du Fer, 17-20 mai 2007, Chauvigny (Vienne, F), Chauvigny 2009, p. 109-151.

43. « Par une équitable répartition des charges, il rendait moins dures les prestations de blé et la levée des impôts, en retranchant ces inventions de l'avidité qu'on avait plus de peine à supporter que l'impôt lui-même. Car, par dérision, les Bretons étaient forcés d'attendre près des greniers fermés, et, qui plus est, d'acheter du blé à un prix majoré. Des routes détournées, des régions lointaines étaient assignées aux cités très voisines des quartiers d'hiver, pour porter leurs blés dans d'autres cantonnements écartés et peu accessibles, jusqu'à ce que l'arrangement le plus simple pour tous devînt pour un petit nombre une source de profit » (trad. Les Belles Lettres).

44. « Intérêt principal pour des tributs, terres et récoltes pour des prestations de blé, corps et bras pour frayer chemins à travers forêts et marais sous les coups et les outrages sont épuisés en même temps » (trad. Les Belles Lettres).

la révolte (des *Iulii*) appartiennent bien à cette aristocratie, jusque-là alliée fidèle de Rome⁴⁵. Toutefois cette lecture ne s'impose pas nécessairement et on en a souvent critiqué le caractère partiel⁴⁶ ; P. Herz en a proposé une autre que je suivrai plus volontiers⁴⁷.

Rappelant tout d'abord l'ensemble des charges qui pesaient sur les provinciaux (tributs, fournitures de troupes, fournitures en nature à prix tarifé, selon le système de la *coemptio*, contributions de guerre exceptionnelles, *uehiculatio*, *hospitium*, corvées), et qui ressortissaient à une pratique courante et ancienne, déjà décrite dans la seconde action contre Verrès (Cic. *Verr.* II, 1, 95), P. Herz souligne qu'une telle ponction a lourdement grevé la Gaule intérieure jusqu'à ce que le développement économique des Germanies permît à ces provinces de se suffire à elles-mêmes. Mais, on l'a rappelé, cet essor agricole fut plus tardif qu'on ne le dit généralement. Certaines régions des Gaules, qui constituaient la base arrière de la frontière, semblent avoir été plus particulièrement affectées : c'est le cas du pays trévire, qu'on trouve justement au cœur de la révolte ; c'est le cas aussi des régions qui drainent vers le Rhin la logistique militaire, celles des Héduens et des Séquanes, nommément mentionnés par Tacite à l'occasion de la révolte de 21. Les Lingons et les Rèmes, il est vrai, sont absents de ce tableau, peut-être parce qu'ils n'ont pas tenu de rôle majeur dans les événements, mais il est vrai aussi que l'historien indique que peu de cités ont été épargnées. Elles ont touché même des peuples lointains, les Andécaves et les Turons, qu'on ne s'attendrait pas à trouver mentionnés dans ce mouvement (*Ann.* III, 41). Pour ma part, j'ai depuis longtemps associé la construction des camps militaires romains d'Arlaines et d'Aulnay de Saintonge à la répression de cette rébellion⁴⁸. Que ce soient de grands aristocrates, l'un Trévire, l'autre Héduen, qui en aient pris la tête s'explique par leur rôle social et par le fait qu'ils étaient toujours, dans cette phase précoce de la « romanisation », les intermédiaires indispensables entre la population gauloise et les autorités romaines. Cette révolte, si l'on suit P. Herz, s'inscrivait dans un contexte particulier, celui des récentes campagnes de Germanicus pour restaurer l'autorité romaine de l'autre côté du Rhin après les pertes considérables en homme, bêtes, armes et équipements subies par Caecina. À ce propos Tacite indique que les Gaules, les Espagnes, et même l'Italie rivalisèrent d'émulation pour fournir à l'armée ce dont elle avait besoin (*Ann.* 1, 71). Germanicus refusa seulement l'or, puisant dans sa propre caisse. Mais, si l'hypothèse de P. Herz est correcte,

45. J.K. DRINKWATER, « The Rise and Fall of the Gallic Iulii : Aspects of the Development of the Aristocracy of the Three Gauls under the Early Empire » *Latomus* 37, 1978, p. 817-850. Voir aussi Id., *Roman Gaul*, Sydney 1983, notamment p. 28-30.

46. Voir en dernier lieu A. HOSTEIN, « D'Époredirix à Iulius Calenus, du chef éduen au chevalier romain (I^{er} s. av. J.-C.-I^{er} s. apr. J.-C.) » dans F. CHAUSSON ed., *Occidents Romains. Sénateurs, chevaliers, militaires, notables dans les provinces d'Occident (Espagnes, Gaules, Germanies, Bretagne)*, Paris 2009, p. 49-80.

47. P. HERZ, « Der Aufstand des Iulius Sacrovir (21 n. Chr.), Gedanken zur römischen Politik in Gallien und ihre Lasten », *Laverna* 3, 1992, p. 42-93.

48. M. REDDÉ, « Le camp militaire romain d'Arlaines et l'aile des Voconces », *Gallia* 43, 1985, p. 49-79.

elle montre que, loin d'avoir toujours été un facteur de développement économique pour les régions dans lesquelles elle s'implantait, l'armée romaine y a longtemps exercé une sévère ponction, contrairement à ce que l'on affirme le plus souvent⁴⁹.

La nécessité d'assurer aux armées de Germanie une base arrière pour leur logistique explique probablement que la circonscription fiscale de Belgique ait été détachée de la *Comata*, sans doute sous Claude, et qu'elle soit restée liée aux deux Germanies, même après la constitution officielle de ces deux provinces⁵⁰. Il est certain en tout cas que, lors de la grande révolte de 70, le poids des contributions restait un motif de discord important, de l'aveu même de Petilius Cerialis, qui, dans son discours aux délégués gaulois, lie la défense de l'Empire au paiement de la solde et celle-ci aux tributs, refusant dans le même temps d'alléger ces derniers (Tacite, *Hist.* IV, 74).

Peut-on, aujourd'hui, évaluer la manière dont les campagnes de la Gaule du Nord et de l'Est ont réagi à cette impérieuse nécessité de ravitailler une armée nombreuse dont la ponction économique a sans doute atteint son *apex* sous Tibère ? C'est là, manifestement, un exercice difficile, pour lequel la documentation archéologique n'est pas à l'heure actuelle rassemblée, malgré de récents et notables progrès dans l'étude des campagnes gauloises⁵¹.

La plupart des auteurs qui se sont intéressés à la question, depuis un colloque fondateur tenu en 1993⁵², ont souligné le caractère très progressif des changements apportés dans l'occupation du sol entre la guerre des Gaules et le milieu du I^{er} siècle de notre ère. Il apparaît, de manière globale, que l'essor de la *villa*, considérée dans ses formes extérieures « romaines » caractérisées par un habitat en dur, des aménagements spécifiques comme les thermes, un décor de type méditerranéen ne se produit guère avant le milieu du I^{er} siècle de notre ère ; ce développement s'inscrit dans une longue évolution indigène, commencée bien avant la conquête, y compris dans ses principes d'organisation spatiale⁵³. P. Ouzoulias a rappelé, de son côté, dans un article récent, que la *villa* proprement dite n'était certainement pas le seul mode d'exploitation agricole et que, dans nos raisonnements sur les campagnes et l'économie

49. Sur la brutalité de la domination romaine sur les sociétés provinciales, je rejoins ici l'opinion récemment développée par D. MATTINGLY, *Imperialism, Power and Identity. Experiencing the Roman Empire*, Princeton-Oxford 2011.

50. H.-G. PFLAUM, *Essai sur les procureurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris 1950, p. 40.

51. Dans son étude sur *Les frontières de l'Empire romain*, op. cit. n. 4, R. Whittaker avait bien posé la question de l'interaction économique entre les zones frontalières et leurs sphères de ravitaillement (y compris au-delà du *limes*). Mais sa réflexion ne pouvait être alimentée par des synthèses régionales, qui continuent de faire globalement défaut, même si la situation s'est sensiblement améliorée depuis la rédaction de son ouvrage.

52. D. BAYARD, J.-L. COLLART, *De la ferme indigène à la villa romaine. La romanisation des campagnes de la Gaule*. Actes du II^e colloque de l'Association Ager, Amiens 1993, *Revue archéologique de Picardie*, n^o spécial, 1996.

53. On pourra lire aussi, pour la Gaule de l'Ouest, les pages de CHR. GANDINI, *Des campagnes gauloises aux campagnes de l'Antiquité tardive. La dynamique de l'habitat rural dans la cité des Bituriges Cubi (II^e s. av. J.-C. — VII^e s. ap. J.-C.)*, Tours 2008, notamment p. 390-398.

antique, les « petits » établissements, moins bien perçus archéologiquement, offraient un maillage essentiel⁵⁴. Sa carte des *villae* de l'Est et du Centre-Est de la Gaule (fig. 6) montre d'étonnantes zones vides, comme le territoire des Rèmes, pourtant bien exploré, ce qui ne plaide pas pour une lacune documentaire. Il faut sans doute en conclure à une variété des paysages ruraux plus grande qu'on ne le croit souvent, sans doute avec un maillage de petits établissements agricoles. Par ailleurs, il est bien clair que l'axe de la vallée du Rhône et de la voie Lyon/Trèves, essentiel à la logistique militaire, a constitué pour les régions traversées un pôle de développement, comme c'est aussi le cas, en Belgique, de la voie Boulogne/Cologne, et il n'est pas anormal d'y observer une grande densité de riches domaines. Il est donc possible qu'on ait affaire à des types d'exploitations et d'économie différents selon les régions, avec des capacités de surplus et d'investissement variables. Il reste toutefois à évaluer la chronologie de ce développement, ses rythmes et ses modalités, les types de production, dans le cadre d'une chronologie longue qui implique qu'on prenne en compte le dernier Âge du Fer et qu'on dispose d'un panel de référentiels datés. Cette recherche constitue un défi, mais aussi un enjeu majeur pour notre compréhension des processus qui ont conduit les sociétés protohistoriques, essentiellement rurales, à s'intégrer, sans doute difficilement et non sans soubresauts, dans les nouveaux cadres induits par la conquête romaine, à un moment où il fallait aussi nourrir une population urbaine en pleine expansion et une armée du Rhin pléthorique⁵⁵.

54. P. OUZOULIAS, « La villa dans l'Est des Gaules : un témoin de la « romanisation » » dans M. REDDÉ, PH. BARRAL, F. FAVORY *et al.* eds., *Aspects de la Romanisation dans l'Est de la Gaule*, Bibracte 2011, p.475-486.

55. L'opinion que je défends ici n'est pas contradictoire avec celle de W. ECK, *La romanisation de la Germanie*, Paris 2007. Dans son chapitre III, intitulé « Cologne romaine et sa base économique : une position privilégiée » (p. 53-79), W. Eck a bien montré le rôle moteur qu'avaient joué les nécessités du ravitaillement militaire dans l'essor de la Colonie, privilégiée par l'existence d'un territoire fertile en même temps que par son statut fiscal (*Ius Italicum*), et je souscris tout à fait à cette démonstration. Mais, pour W. Eck, ce développement est précoce et immédiatement postérieur à la phase initiale (augusto-tibérienne) de la conquête. Il me semble au contraire que les témoignages archéologiques montrent un développement rural important à partir de la fin du premier siècle seulement (voir *supra*), et il a sans doute fallu du temps pour que s'organisent les nouveaux circuits économiques sur la base d'un système marchand, aux mains d'entrepreneurs privés, et non plus sur la base d'un système de réquisitions à l'arrière du *limes*. Dans la Gaule du Nord et de l'Est on observe un essor comparable des grands domaines à partir de l'époque flavienne au plus tôt. Dans le delta du Rhin même, on observe un décollage économique à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle, avec une spécialisation de la production vers l'élevage, notamment des chevaux, à destination du marché militaire (voir récemment M. GROOT, ST. HEEREN, L. KOOISTRA, W.K. VOS, « Surplus production for the market ? The agrarian economy in the non-villa landscapes of Germania Inferior », *JRA* 22, 2009, p. 231-252). M. Groot suggère en outre que cette évolution pourrait être due au retour de vétérans chez eux, tout en observant des différences très sensibles d'un établissement à l'autre, au sein d'une même communauté rurale (M. GROOT, « Household specialisation in horse breeding : the role of returning veterans in the Batavian river area » dans G. MOOSBAUER, R. WIEGELS eds., *Fines Imperii—Imperium sine fine ?*, Rahden-Westf 2011, p. 203-218). Dans tous les cas de figure, il est clair que le décollage économique de ces régions n'est pas concomitant avec l'installation militaire augustéenne, mais postérieur d'au moins un demi-siècle, quand ce n'est pas bien davantage. Pour une vue supra-régionale plus large, voir G. MOOSBAUER, « Die Transformation der Landwirtschaft in Germanien und Raetien », *Ibid.* p. 185-202.

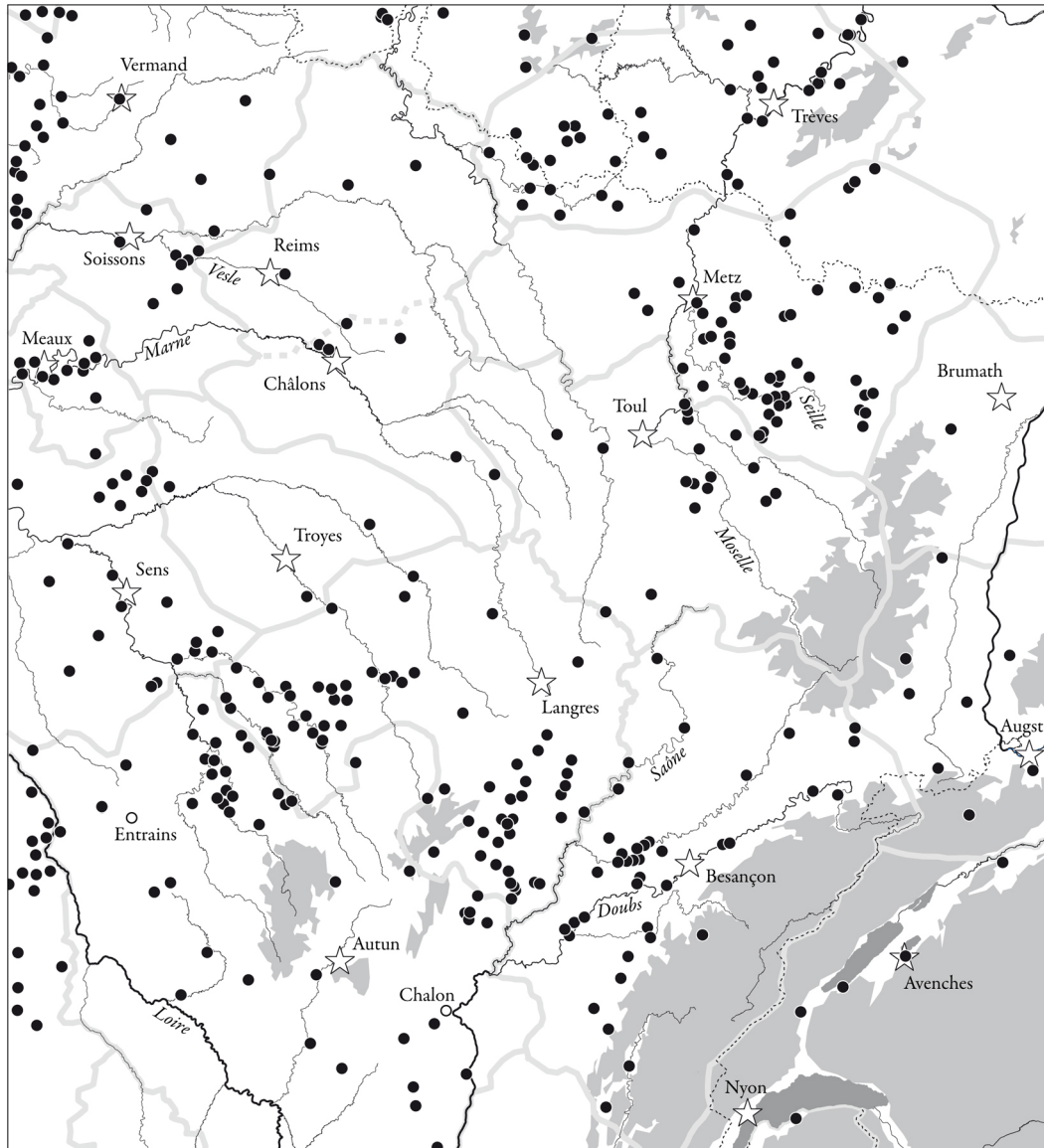


Figure 6 : carte de répartition des *villae* dans l'Est de la Gaule, d'après P. OUZOULIAS, *art. cit.* n. 54.